

PAMIR 84

Lugano, été 83 : Nous avons fait le long voyage en voiture pour voir des peintures françaises exceptionnellement sorties des musées soviétiques, pour un échange avec la galerie du baron Thyssen, croyant bien ne jamais les revoir.

Moscou, 10-7-84, musée Pouchkine : je retrouve les toiles des Impressionnistes vues l'an passé : couleurs légères, brefs instants, lumière, et surtout le célèbre portrait d'Ambroise Vollard par Picasso : cette image brisée, éclatée, comme dans un miroir cassé en mille miettes, et que pourtant l'on reconnaît, ressemblante même (on a dit que c'était son meilleur portrait), préfiguration, mais je ne le sais pas encore, de notre expédition au Pic du Communisme (7.495 m).

LA BRISURE

15-7 : je viens d'atteindre la petite terrasse caillouteuse du camp 1 (5.100) sur l'éperon Borodkine ; fatigué, je suis encore couché sur mon sac. Hubert regarde les deux autres arriver. Soudain il crie : « Michel est tombé ! ». Une pierre l'a frappé en plein visage, il est parti à la renverse sur un petit névé et a disparu dans le flanc nord de l'éperon. Les Russes, prenant des risques énormes dans cette face pourrie, ne retrouveront son corps que le lendemain soir, 700 mètres plus bas. Hubert et l'autre Michel décident d'abandonner ; je me retrouve seul pour continuer.

LES ÉCLATS

18-7 : me voilà pour la seconde

fois au C1. Trois japonaises commencent à remonter, décordées, la pente de glace qui domine. Soudain, encore des cris : deux d'entre elles ont dévissé ! L'une s'arrête ; je n'ai que le temps de courir en chaussettes au bord de l'éperon pour voir l'autre dévaler comme un pantin dans un couloir (du côté opposé à celui où Michel est tombé) et s'arrêter, immobile, 400 mètres plus bas. Mettant chaussures et crampons dans les transes, courant et soufflant comme un bœuf, je vais chercher les deux filles paralysées sur leur pente de glace et les ramène au C1 en moulinette, puis me rue dans la descente ; passant près de celle que je crois morte, je l'entends geindre. Taillant des marches, ayant pu la mettre debout, je l'amène au bord du couloir à l'abri d'un surplomb où

Du camp de base : le Pic du Communisme (7495 m) à gauche. Éperon Borodkine (6200 m) à droite.





Le camp 2 au Korjnevskaja (6400 m) : on voit tout l'itinéraire du Pic du Communisme, éperon Borodkine à droite, Pic Douchambé et sommet à gauche.

je l'attache, en sang et complètement choquée. Heureusement deux Tchèques débouchent à ce moment sur l'éperon, nous rejoignent, et restent avec elle pendant que je reprends la course vers le camp de base (1 h 45 du C1 au CB, 4.200, sauvetage compris), finis en baskets dans les moraines en montagnes... russes (évidemment). Les Russes pourront ramener Nobuko pendant la nuit. Elle passera le reste du séjour à boitiller dans le camp, à apprendre le français, et à me faire, en remerciement, des origamis, ces cocottes en papier japonaises hypersophistiquées.

20-7 : troisième montée au C1 : la neige nous en chasse illico !

22-7 : quatrième montée au C1 (personne ne l'a encore dépassé !).

23-7 : cette fois, je ne redescendrai pas ; j'ai pris une semaine de vivres, gaz, la tente, une corde, etc... Je trace seul dans la fraîche, lourdement chargé. Je quitte le sac pour équiper un raide passage pour éviter un sérac. Une cordée de Russes

surentrainés (les sauveteurs des jours précédents) me rejoint et nous pataugeons ensemble. Je finis par planter ma tente vers 5.700. Ils tracent encore un peu et redescendent au CB. Jano et Alexander, les deux Tchèques de l'autre jour, me rejoignent. Le temps est superbe et le coucher de soleil digne de ceux du Petit Prince.

24-7 : les Tchèques redescendent. Je monte, toujours seul, profitant de la trace des Russes qui s'interrompt 100 m plus haut. Le dur labeur reprend : 40 mètres à bout de corde, puis hissage du sac qui me sert de vague assurance dans cette neige profonde. Je finis par atteindre le haut de l'éperon (6.200 env.) ; j'y suis le premier cette année, et j'ai ma récompense : contempler, 300 mètres plus bas, vierge encore de toutes traces, le fameux « Plateau du Pamir », cette extraordinaire plaine suspendue à près de 6.000 m, longue de 15 km, qui s'étend au pied du Pic du Communisme que je contemple enfin en entier. Il fait beau et chaud et je flâne longue-

ment sur mon sommet. Dans mon dos, à l'opposé du CB, le Pic Korjnevskaja (7.105) dresse haut dans l'azur ses éperons ; je suis loin de m'imaginer que dans un peu plus d'une semaine j'en foulerai le sommet. Je laisse tous mes vivres et mon gaz et redescends dormir à mon C2, croisant des cordées, qui, grâce à la trace pourront dès ce soir poser leur C2 sur le « platô ». Je ne les rejoindrai que le lendemain, toujours seul, avec tout mon barda.

26-7 : montée au C3 (6.600), sur les flancs du Pic Douchambé avec des Autrichiens et des Hongrois, qui sont suffisamment nombreux pour que je les laisse tracer. La fantastique Irena, qui ne parle que le Magyar, m'accompagne et me caresse le visage quand nous en bavons trop sous nos charges (comme quoi la malédiction de Babel n'est pas si cruelle qu'on le croit...). Nous rions de nos misères de bêtes de somme tandis que les nuages déploient des voiles somptueuses au dessous de nous.

27-7 : nous aurions dû poser un

C4 au sommet de Douchambé mais la météo annonce un « cyclone » pour le lendemain, aussi, sans trop y croire allons nous essayer le sommet en un jour (en fait, ô Babel, il devait s'agir d'une simple dépression = le contraire d'un « anticyclone » ; traduttore traditori, eh oui). Il fait un froid et un vent terribles (les Hongrois font demi-tour). Vers 10 heures du matin, car nous sommes partis tôt, je suis au sommet du Douchambé (6.950), où je comprends que j'atteindrai peut-être le sommet, tout proche, mais que je n'aurai probablement pas la force de revenir. La mort dans l'âme (moi qui avais pris le marteau-piolet de Michel pour le ficher au sommet, ce qu'il désirait tant), je redescends, sachant qu'avec les huit jours de vivres montés du C1, je n'aurai pas droit à une seconde tentative.

Naturellement, le lendemain, pas l'ombre d'une tempête, si ce n'est une légère chute de neige. Le retour au camp de base est maussade, après l'épuisante remontée du plateau au sommet de l'éperon Borodkine. Je passe 24 heures d'affilée à uniquement manger et dormir. Hubert et Michel ont regagné la France. Solitude.

LE KORJNEVSKAÏA (7.105 m) :

31-7 : il est dix heures du matin ; je traînaille au soleil dans le camp de base. Quatre bulgares et un Russe partent pour le Korjnevskaja : « Tu viens ? ». Il me reste quatre jours avant le départ pour Moscou, ça semble une folie : en un quart d'heure mon sac est fait. Du CB (4.200), on descend d'abord à 3.900 d'où on remonte un épuisant couloir de caillasses du style « col de la Bûche en fin de saison ». Dans l'après-midi nous atteignons le glacier, hérissé de pénitents, et le soir nous posons notre C1 à 5.400 m, sous le versant W de la grande arête SSW, qui évoque irrésistiblement, dans le soleil couchant, la NW de l'Ailefroide. Nasco, qui partage ma tente, avec qui je n'ai pu trouver une langue commune, est pourtant déjà mon frère, et je réchauffe tout naturellement ses mains glacées dans les miennes (incroyables ami-

tiés, par dessus les barrières de langage, connues cet été : tchèques, japonaises, hongroises, bulgares, autrichiennes, russes, etc...).

1-8 : nous remontons dans l'ombre les pentes de glace dure sous l'imposante muraille W ; là, nous croisons les Japonaises qui ont fait le sommet la veille : douceur

écrasait le camp de base, n'est déjà plus qu'une taupinière perdue dans l'ombre des vallées. En face de nous, énorme, le Pic du Communisme ; vraiment, nous étions si près du but... Mais ce soir est si beau qu'il n'est plus de regrets. Loin vers le Sud, nous voyons bleuir probablement le Wakkhan et le Karako-



Dans le bas de l'éperon Borodkine.

des lèvres de Yumiko dans ce monde gelé (les miennes sont brûlées, gonflées, craquelées, fendues, douloureuses, horribles ; comment font les femmes pour rester intactes ? Mystère). Pour que la fête soit complète, le soleil nous rejoint. Nous repartons, atteignant dans une géhenne de lumière la brèche 6.000 m où l'on prend l'arête SSW. Normalement on y place le second ou même le troisième camp. Mais nous sommes en forme et après deux heures passées à faire de la boisson, nous repartons.

L'arête est superbe : tout d'abord un ressaut raide de schistes où traîne une vieille corde fixe pour l'assurance morale, puis les courbes souples et pures de la neige comme au Bianco de la Bernina, et cela jusqu'au sommet. Dans la lumière du soir, par un temps merveilleux, nous posons notre C2 à 6.400 m. Le Pic du KGB (sic !), ce 5.000 qui

ram. L'Ouest brûle et malgré le froid, on ne peut se résoudre à gagner les duvets : lent, très lent déclin du jour, jusqu'à ne plus avoir qu'une mince bande orangée, une touche pâle au sommet du Communisme, et sur l'outremer de la nuit, des étoiles, des étoiles...

2-8 : réveil dans le givre de la tente, fonte de la neige (peu, ces Bulgares sont rudes, quant au poisson fumé, il faut se dire : je suis Eskimo, Inouï.). On part au soleil vers 9 h 30. L'arête nous porte avec ses volutes, ses courbes, ses voltes, ses corniches, et une infinité hélas, de raides ressauts au dessus du vide de la face W. Heureusement la neige est excellente. On finit par abandonner les sacs cent mètres sous le sommet où l'on arrive tant bien que mal vers 14 heures. Un très fort vent froid de NW nous accueille. Nous ne resterons que cinq minutes, le temps de prendre les photos de

rigueur (dérisoire, le marteau-piolet de Michel brandi dans l'azur, et l'image de son petit garçon qu'il aidait dans son jeu de construction, la veille de notre départ de Paris). Voilà mon premier 7.000, et sa fêlure.

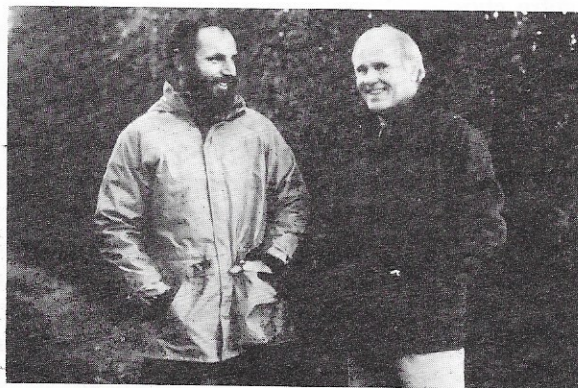
Nous regagnons le C2 où je m'endors. « On » décide de continuer la descente. Un peu mécontent, je pars sans me retourner, et tant pis pour la neige qui botte, les pierres qui sifflent en cette fin d'après-midi sous la face W, les ponts de neige douteux, la solitude (j'ai rejoint notre C1 que les Bulgares s'assurent encore dans la brèche 6.000). Sous la poussée de cette étrange exaltation « visionnaire » (d'abord par hypoxie, puis par hyperoxie ?), je continue à courir entre les pénitents de glace, puis en

ramasse dans les cailloux, jusqu'à la petite plaine 3.900 que j'atteins au crépuscule. Alors, faisant la course avec la nuit, je remonte les 300 mètres de dénivelé qui me ramènent au camp de base, à travers moraines et glacier, où je devine plus que je ne vois les cairns. A 10 heures du soir c'est la fin de cette course folle : je suis attablé dans la tente cuisine en train d'engloutir les restes du gâteau d'anniversaire de Boris... Il y a huit heures, j'étais au sommet de Korjnevskaja ! Deux jours et demi du camp de base au camp de base ! Maintenant il faudrait avoir encore une semaine et repartir à l'assaut au Pic du Communisme. Mais le surlendemain l'hélicoptère me fera survoler ce Pamir fantastique, Ashik-Tash les petits Kirghizes m'entraîneront sous

les yourtes goûter la crème et le lait de leurs troupeaux, le thé et les galettes locales, et j'aurai envie d'un cheval pour galoper avec eux dans l'immense steppe sans barrières qui s'étale sur 200 km, au pied des dômes glacés, irréels, de la chaîne Lénine. Mais ce sera Moscou à nouveau, les bulbes d'or du Kremlin, tous ces gens, mes amis quelquefois, que je ne reverrai sans doute jamais (et pourtant, qui sait, j'ai bien revu le portrait d'Ambroise Vollard), puis Paris, l'accueil inquiet et heureux, les questions, les copains, les familles, Maud, la vie ; mais pourquoi cette pierre parmi des milliards, dans l'infini du Temps, loin au cœur de l'Asie Centrale, pour toi, Michel ?

Olivier PAULIN

MAC VESTE EVASION + KARLUK : LA REUSSITE D'UNE CONCEPTION




Une veste imperméable et « respirante » en GORE-TEX® 3 couches avec coutures soudées associée à une veste en fourrure DUNOVA® :

le seul matériau qui absorbe autant que le coton, mais 7 fois plus vite et sèche très rapidement avec la plus faible déperdition connue de chaleur.



GORE-TEX®



Vous pouvez dissocier les deux vestes pour les porter séparément. MAC 

MAC 

utilisez notre maîtrise de la protection !
43, rue Francis-de-Pressensé - 69100 Villeurbanne